Affronter son destin

En 1962, Stephen Hawking, alors âgé de 20 ans, apprend qu’il est atteint de sclérose latérale amyotrophique. Physicien de génie, il consacrera malgré sa maladie sa vie à son travail, ce qui l’obligera à avoir recours à des moyens toujours plus sophistiqués pour pallier sa dégénérescence physique : ne pouvant plus parler, il écrira sur ordinateur à l’aide d’un commutateur ; perdant l’usage de ses mains, il aura recours à un capteur infrarouge qui enregistre les mouvements de sa joue, puis ceux de ses lèvres et de ses sourcils. Plus encore que son génie physique, il reste un exemple pour cette obstination à affronter son destin, à demeurer lui-même malgré les obstacles toujours plus grands que la maladie lui imposait. Celui qui affronte ainsi son destin n’est pas loin d’entrer dans la légende ; ce qui signifie qu’il atteint quelque chose au plus profond de chacun. Mais quoi ? Il y a, on peut le remarquer, un paradoxe dans l’expression même ; car celui qui « affronte » son destin ne le change pas ; simplement, d’un même mouvement, il s’y soumet et il se met au-dessus. Il y a du sublime chez celui qui affronte ainsi son destin, et se montre ainsi supérieur à ce contre quoi il ne peut rien. Affronter son destin, c’est une posture de héros. Mais toujours les héros furent une invitation faite à l’homme de prendre conscience de sa propre grandeur. Aussi est-il sans doute important de saisir ce qu’il y a de proprement humain dans le fait d’affronter son destin. Les légendes ici nourrissent aisément la réflexion. La figure d’Hector nous permettra ainsi une première approche de ce que signifie affronter son destin. Nous essaierons ensuite de préciser quelques aspects de cette « attitude » exemplairement humaine, en revenant sur les idées d’adversité, de mise à l’épreuve, et sur la pensée de la mort. Pour finir Sisyphe nous offrira une nouvelle perspective sur le rapport complexe qui oppose et unit la recherche du bonheur et le fait d’affronter son destin. Et c’est sans doute l’idée même de destin qui nous apparaîtra singulièrement enrichie par ce parcours.

Hector attend Achille au pied des murailles de Troie. Il songe ; il se prépare à combattre ; et il pense que ce combat révélera le sort de chacun : « Mieux vaut donc que nous engagions le combat, afin que nous sachions au plus vite à qui des deux l'Olympien présentera la gloire ». Mais Achille s’approchant, Hector est pris de peur, et s’enfuit. C’est lorsque les dieux ont pesé les sorts des deux héros dans la balance, et que la mort d’Hector a été décidée, qu’Athéna prend les traits de Déiphobe, rejoint Hector et l’encourage à combattre. Hector alors cesse de fuir, et se résout à affronter Achille : « Mon cœur me pousse cette fois à me dresser devant toi ; il faut que je te tue, ou bien que je sois tué ». Assurément c’est la présence du prétendu Déiphobe, son propre frère, qui lui a donné ce courage d’affronter son destin. Mais Déiphobe-Athéna disparaît, et maintenant ce destin devient clair : « Aujourd'hui donc la destinée m'atteint. Toutefois, je ne veux point périr sans effort ni sans gloire, mais après avoir accompli un haut fait, digne d'être connu des hommes qui viendront. »

La mort d’Hector reste dans les mémoires, en particulier en raison de ce moment où il se résout à affronter son destin. Dans le premier instant, ce destin est incertain : incertain d’ailleurs, on peut le remarquer, aux dieux aussi bien qu’à Hector, puisque les sorts des deux héros ne seront pesés que pendant la course des deux héros. Mais ici, combattre, affronter son destin, c’est se risquer à le découvrir dans le temps même qu’on le subira. Cette *rencontre* avec son destin, c’est un moment que l’on fuit, même quand on est Hector. Ce qu’on fuit, c’est cette soumission absolue à un sort auquel on ne pourra plus rien ; c’est le choix de s’en remettre à des forces qui nous dépassent, dieux, destin ou hasards, et auxquelles nous acceptons de nous livrer sans réserves. Au reste, même quand Hector *connaît* son destin, il l’affronte encore, parce qu’il ne serait pas Hector s’il n’acceptait pas d’aller au-devant de son destin. Demeurer soi-même même au prix de la vie, c’est une des plus hautes formes du courage, une des rares vertus universellement célébrées jusque dans leurs formes les plus « inutiles ».

Il y a une grande différence, à ce titre, entre affronter et subir son destin. Pâris est un lâche. Non absolument, puisqu’il accepte tout de même, poussé par Hector, d’affronter son destin en affrontant Ménélas ; mais c’est qu’il ne peut guère faire autrement. Pour le reste, lui, l’archer, se dérobe pour l’essentiel au combat. Il connaîtra la mort, mais sans l’affronter, sans aller résolument au-devant de son destin, frappé de loin par la flèche de Néoptolème. Achille, lui, sait qu’il va mourir au combat, comme Hector finit par le comprendre pour lui-même ; mais c’est chaque jour qu’il affronte son destin, et qu’il s’expose, lui qu’Homère ne dépeint pas comme invincible, lui qui sait, d’ailleurs, qu’il ne reviendra pas de cette guerre. Hector et Achille sont à ce titre les deux figures jumelles autour desquelles s’organise *L’Iliade*; et ce sont bien les funérailles d’Hector qui en marqueront la fin.

Qu’est-ce alors qu’affronter son destin ? C’est accepter la loi de ce que nous n’aurions pas choisi, accepter de se confronter perpétuellement à ce qui s’impose à nous en nous faisant violence. Ce sont les paroles de Tirésias à Ulysse (*Odyssée*, XI) : « C'est un doux retour, illustre Ulysse, que tu veux obtenir. Mais un dieu te le rendra difficile ». On remarque ici que le destin ne désigne pas seulement le terme de l’existence. Le « destin » dont il est question ici, ce n’est pas à proprement parler l’avenir d’Ulysse (qui dépend de lui, dans une certaine mesure), c’est tout ce que le sort impose à Ulysse s’il veut atteindre son but. Ainsi celui qui apprend qu’il est atteint d’une maladie incurable peut choisir de « faire face » à son destin, de « l’affronter », ce qui revient à choisir une existence où il sentira en permanence le poids de ce que le sort lui impose. Et Stephen Hawking aurait pu choisir une existence où sa maladie n’aurait pas constitué un obstacle aussi absolument contraignant. C’est encore une question de courage, mais un courage qui n’est pas ici une peur vaincue ; plutôt une résolution d’accepter de souffrir, de se livrer aux épreuves. Et c’est, sans jeu de mots, en acceptant les épreuves que le héros – mais aussi bien tout homme – *fait l’épreuve* de sa propre valeur, et affirme qu’il tient à demeurer fidèle à lui-même.

La mort est évidemment le moment par excellence où chacun affronte son destin. C’est sans doute vrai à plusieurs titres. Lorsque la vie est en jeu, je risque le tout pour le tout, et sans rien y pouvoir – comme le soldat qui trouve le courage de monter à l’assaut alors que les mitrailleuses crépitent en face. Se livrer tout à des puissances qui me dépassent, c’est une forme inouïe du courage, et ce fut l’ordinaire de millions de soldats anonymes. On comprend à ce titre que le « soldat inconnu » entre dans la légende. Pas un homme exceptionnel – l’homme, par nature héroïque, et d’ailleurs bien malgré lui. Pour une conscience religieuse, le moment de la mort est aussi le moment où j’éprouve que je ne peux plus rien, mais cette fois – si jamais j’y ai pu quelque chose – pour mon salut. Mon sort (mon avenir) repose désormais entre d’autres mains. On conçoit que ce moment puisse être celui de la plus grande terreur, l’imminence de l’Enfer possible – comme celui de la plus grande confiance ; mais alors on ne parlera pas « d’affronter » son destin. La formule même implique une forme de violence – ici la violence de la dépossession, jointe à celle de la plus grande menace. « Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder fixement », disait La Rochefoucauld.

On peut apprécier à la lumière de cet enjeu la force de ces philosophies qui entendent nous préparer à la mort, ou nous familiariser avec l’idée même d’un destin. Le Stoïcisme nous enseigne à recevoir ce qui arrive comme une manifestation de la raison divine, à penser la mort comme une métamorphose ; c’est, au mieux, nous préparer, non à affronter, mais à *accueillir* notre destin ; au pire, à nous encourager à l’affronter, à en accepter le poids, ce qui nécessite une sorte de gymnastique de l’âme, le rappel incessant de la distinction de ce qui dépend de nous et de ce qui n’en dépend pas, et qui ne *doit pas*, à ce titre, nous « atteindre ». Cela ne concerne pas seulement la mort, mais l’ensemble de ce que le « sort nous réserve » - naître esclave, pour Épictète, ou empereur, comme Marc-Aurèle.

Le personnage de Sisyphe prend ici un relief particulier. Car Sisyphe, c’est par excellence l’homme qui a cherché à fuir son destin ; en particulier celui qui a joué avec la mort. Inventeur des menottes, il a enchaîné Thanatos, jusqu’à ce que Zeus, s’apercevant que plus personne ne mourait, envoie Arès le délivrer. Sisyphe est conduit aux Enfers, mais il a pris soin de demander à sa femme de ne pas l’enterrer, et prétexte le besoin de se faire accorder des funérailles en règle pour obtenir une permission ; revenu sur terre, il refuse de redescendre, et il faut le ramener de force chez Hadès. Et c’est ce Sisyphe qui est condamné à rouler éternellement son rocher jusqu’au sommet d’une colline, et à le voir redescendre, et à le remonter sans cesse. Sisyphe incarne les deux attitudes humaines face au destin : le fuir, s’y soumettre. Et dans le mythe la soumission perpétuelle est châtiment. Mais Camus veut voir dans Sisyphe aux Enfers l’image de la condition humaine, et nous invite non à désespérer, mais à « imaginer Sisyphe heureux » : car c’est bien dans la résolution d’affronter notre destin que nous pouvons espérer faire l’expérience du bonheur proprement humain. Oui, Sisyphe a eu tort ; car tricher avec le destin n’est pas vivre en homme. La révolte est l’état naturel de la conscience humaine ; mais affronter le caractère révoltant de l’existence, s’y engager comme Ulysse prend la mer, est le seul choix qui s’accorde avec notre nature.

Il est question ici de bonheur : mais Antigone, lorsqu’elle affronte son destin, nous dit pourtant tout ce à quoi elle renonce, tout ce à quoi elle tendait de toutes ses forces – son mariage, ses enfants, la vie. Affronter son destin, c’est toujours choisir ce qu’on n’aurait pas choisi « de soi-même », mais que quelque chose de plus fort que nous nous force à choisir. Antigone serait en contradiction avec elle-même si elle cédait à Créon ; elle le serait plus encore qu’elle ne l’est en renonçant à tout ce à quoi elle « tenait ». Camus fait dire Dora, dans *Les Justes*, qu’on ne peut vivre que de façon contradictoire. Mais il y a une façon proprement humaine de vivre contradictoirement.Hector non plus ne « peut » pas venir se mettre à l’abri des murs de Troie ; et pourtant tous l’y invitent ; et lui-même y gagnerait de jouir encore un temps de tout ce qui lui est cher. Affronter son destin montre toujours que l’homme est au-dessus de ce qui suffit d’ordinaire à diriger ses actions – et en particulier le désir de bonheur, le désir du bien-être, le désir du confort.

Bien sûr, il y a une forme de résignation dans cette incitation à « affronter son destin ». Cette incitation à faire taire en soi les aspirations les plus « douces » peut avoir des aspects plus sombres. Ne peut-on pas dire aussi bien d’une femme qui se résigne à un mariage arrangé qu’elle se résout à « affronter son destin » ? Et par qui arrangé ? Une morale du dépassement de soi se transforme aisément en une morale du renoncement à être soi. Mais on peut dire aussi qu’ici le terme « affronter » peut prendre un autre sens ; car si on ne peut échapper à ce qui nous est imposé par notre naissance, il reste vrai qu’affronter notre destin, c’est aussi entreprendre de dessiner, dans les conditions que le sort nous impose, l’avenir qu’on souhaite se donner. C’est d’ailleurs, on l’a vu, en ce sens qu’Ulysse « affronte son destin ». Il l’affronte parce qu’il a un but ; et le destin ne désigne ici rien d’autre que l’ensemble des conditions, des détours et des épreuves qui s’imposent à lui s’il veut l’atteindre.

CONCLUSION (en forme de retour sur les termes du sujet)

On voit que lorsque nous invoquons le terme de destin, nous avons tendance à en réduire le sens. D’emblée nous pensons à un point de non-retour, à un terme, à un résultat final – la mort, la consécration, la gloire – quand il ne désigne pas une instance mystérieuse, au-delà même des dieux, qui est affaire de croyance. Mais ce n’est pas « ce » destin qu’on affronte. On s’aperçoit ici que le terme désigne aussi tout autre chose, qu’il désigne, plus largement peut-être, une grande partie de ce qui ne dépend pas de nous, mais s’impose à nous comme le *cadre obligé* de nos efforts ; et dès lors *affronter son destin* évoque davantage une figure de la liberté qu’une pure et simple figure du courage. C’est une figure de liberté qui suppose le courage, la lucidité, l’acceptation du poids de l’adversité ; la liberté d’un être qui travaille à se construire, qui s’affirme en acceptant de se soumettre à la loi de ce qui n’est pas lui, et à quoi il ne peut rien – qui peut bien même l’abattre, mais sans pouvoir le réduire. Sartre disait que c’est nous, par notre projet, qui définissons le coefficient d’adversité des choses : affronter son destin, c’est dire à la fois que j’accepte ce qui ne dépend pas de moi, que je le considère néanmoins comme un obstacle, comme étranger, comme ce que je subis, mais que je dois assumer pour demeurer moi-même ou pour devenir en quelque sorte auteur de moi-même ; partir de son handicap pour devenir champion de handisport, accepter le handicap d’être femme (ou plus précisément accepter qu’être femme devienne un handicap) pour accéder aux fonctions traditionnellement réservées aux hommes. Affronter est alors le contraire de subir, et de façon paradoxale, puisque c’est accepter le destin de façon plus résolue, plus essentielle, plus inter-agissante, que lorsque je m’y soumets passivement.